

LE DEVOIR

Grippe: ne sera pas vacciné qui veut

Seules les personnes à risque auront accès au vaccin

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

À moins de faire partie de ceux qui ont droit gratuitement au vaccin antigrippal en raison de leur âge ou de leur condition de santé, il ne sera pas possible de se faire vacciner contre la grippe cette année. Les seuls manufacturiers autorisés au Canada, ID Biomedical et Sanofi-Pasteur, ont en effet confirmé hier au *Devoir* leur décision de se consacrer uniquement aux demandes gouvernementales pour la saison 2005-06.

D'ordinaire, tous les Canadiens qui le désirent peuvent se faire vacciner contre la grippe, qu'ils soient à risque de complications ou non. Les premiers le sont gratuitement, les autres font appel aux cliniques de vaccination en entreprise ou à leur clinique médicale locale pour se procurer le même vaccin, moyennant une somme d'environ 20 \$.

Cet automne toutefois, dollars ou pas, «il n'y aura pas de vaccin pour ceux qui ne figurent pas sur la liste de l'État», admet l'Agence de santé publique du Canada, qui gère les commandes de vaccins selon les

demandes formulées par les provinces et les territoires. Une nouveauté, que confirme la porte-parole du ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec, Hélène Gingras.

« Décision d'affaires »

Le choix des deux géants impliqués est d'abord une «décision d'affaires». Chez ID Biomedical, une production plus restreinte cet automne sera en effet l'occasion d'effectuer les changements nécessaires pour élargir sa production. «Le contrat qui nous lie au Canada in-

dique que nous devons être prêts à l'éventualité d'une pandémie. Dans cet esprit, nous devons harmoniser nos installations de Laval et Québec», explique le responsable des relations avec les médias, Dean Linden.

Chez Sanofi-Pasteur, cette décision s'explique plutôt par une demande globale inédite dans le monde. «La pénurie de vaccins connue par les États-Unis l'année dernière et la panique qui s'en est suivie ont fait en sorte que tous les gouvernements ont choisi de prendre

VOIR PAGE A 8: VACCIN



EXCLUSIF

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Karla Homolka, photographiée lors de la diffusion d'une entrevue exclusive accordée à Radio-Canada, à qui elle a consacré ses premières minutes de liberté. Elle a notamment affirmé se considérer encore aujourd'hui comme une victime de son ex-mari, Paul Bernardo.

«Souvent, je pleure. Je n'arrive pas à me pardonner.»

Libérée, Karla Homolka se confie à la SRC

BRIAN MYLES

Karla Homolka a recouvré sa liberté hier en passant sous le radar de nombreux reporters massés au pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines. Elle a resurgi dans les studios de Radio-Canada, dans le rôle de l'éternelle victime de Paul Bernardo, pour

une entrevue exclusive visant à rassurer les Québécois quant à sa faible dangerosité.

Mme Homolka a quitté le pénitencier entre 14h et 15h, dissimulée à l'arrière d'une fourgonnette rouge, sans escorte de la police ou des agents des Services correctionnels du Canada (SCC). Après 12 ans de détention, elle a consacré ses premières minutes de

liberté à la SRC, choisissant de s'expliquer au lieu de se laisser pourchasser passivement par la presse. «Je ne veux pas être traquée. Je ne veux pas que le monde pense que je suis quelqu'un de dangereux qui va faire quelque chose à leurs enfants», a-t-elle dit.

VOIR PAGE A 8: HOMOLKA

Shriners: Montréal et London luttent sans merci

Le sort de l'hôpital sera fixé aujourd'hui

JOCELYNE RICHER

Baltimore — La lutte que se livrent le Québec et l'Ontario en vue de bâtir l'Hôpital Shriners pour enfants ressemble à s'y méprendre à une campagne électorale, où, pour certains, tous les coups semblent permis à proximité du fil d'arrivée.

Le sort de l'hôpital sera scellé aujourd'hui, à l'issue d'un vote des 1483 délégués Shriners, courtisés sans relâche au cours des derniers jours, mais de façon bien différente, par les deux camps.

Poignées de mains, discours, cocktails, appels téléphoniques à la chaîne, campagne promotionnelle, vidéos, macarons, ballons et chansons, information et désinformation, rien n'aura été épargné pour conquérir le cœur des Shriners, qui paraissent un peu dépassés par toute cette agitation politique autour du futur emplacement de l'hôpital, qui devra être construit à Montréal ou London.

D'après les témoignages recueillis hier auprès de la délégation québécoise présente au congrès des Shriners, à Baltimore, au Maryland, il est impossible de prédire le résultat, mais il semble que Montréal soit toujours dans la course, d'autant plus que London a besoin des deux tiers des votes pour faire pencher la balance de son côté.



Gérald Tremblay

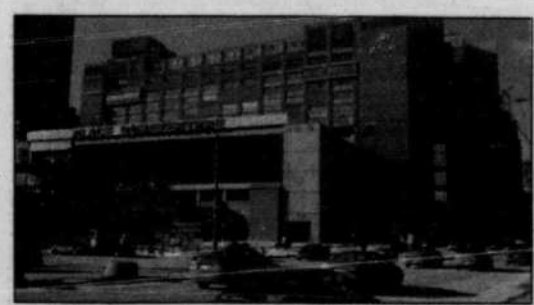
VOIR PAGE A 8: SHRINERS

ÉCONOMIE

Un nouveau centre de foires... pour quoi faire?

Les propriétaires de l'immeuble Place Bonaventure voient d'un très mauvais œil le projet de Loto-Québec et du Cirque du Soleil d'installer à Montréal un centre de foires, ce qui ne fera que diviser la demande, selon Richard Hylands, copropriétaire et gestionnaire de Place Bonaventure, dont le taux d'occupation actuel est de 60 %.

À lire en page B 1



JACQUES NADEAU LE DEVOIR



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Champion et ses G-Strings. Le groupe occupe ce soir la grande scène du FIJM.

Un Champion sur les dents

Ce soir, Champion prends les rênes du grand événement gratuit du 26^e Festival international de jazz de Montréal. Il s'agit d'un deuxième triomphe pour l'ancien DJ et guitariste, puisqu'il se tenait aux côtés de Ben Charest sur la scène des Oscars le 29 février 2004 pour livrer ses *Triplettes de Belleville*. Malgré ces réussites, faites dans la foulée d'un album riche, *Chill'Em'All*, Champion ne prend rien à la légèreté.

BERNARD LAMARCHE

Que demander de mieux? Le Champion, dont le petit *trip* de superstar est probablement loin d'être fini, pour parler comme dans *Lance et compte*, est le premier Montréalais à qui on confie le grand événement depuis 1992. À l'époque, le jazz fusion d'Uzeb carburait fort. Près de quinze ans plus tard, Champion prend le relais avec ce qu'on annonce comme le «plus-meilleur» party de l'été, à la sauce électro-

jazz, s'il vous plaît. Tout ça bien que de jazz, Champion — Maxime Morin de son vrai nom — ne retienne que la façon de fonctionner: l'improvisation est la clé de son travail.

Champion s'est auparavant fait connaître sous le nom de Madmax. Plutôt que d'être

VOIR PAGE A 8: CHAMPION

■ Voir autres textes en page B 8

BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



L'histoire qui a ému le Québec tout entier

176 pages • 8,95 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies

INDEX

Annonces.....	B 4	Idées.....	A 7
Avis publics..	B 5	Météo.....	B 5
Culture.....	B 8	Monde.....	A 5
Décès.....	B 4	Mots croisés..	B 5
Économie.....	B 1	Sports.....	B 6
Éditorial.....	A 6	Télévision.....	B 7



ACTUALITÉS

VACCIN

SUITE DE LA PAGE 1

leurs précautions en gonflant leur carnet de commande cette année», explique la responsable des communications, Nancy Simpson.

Conséquence, «il n'y aura d'excédents nulle part dans le monde cette année», estime Mme Simpson. L'automne chaud que prévoient les deux géants pourrait toutefois ne pas se répéter en 2006-07, prévient néanmoins ID Biomedical et Sanofi-Pasteur. «Si nous connaissons une petite année cette année et que la demande est moindre l'année prochaine, nous pourrions peut-être recommencer à vendre au privé», précise la porte-parole de Sanofi.

L'automne prochain toutefois, la fermeture des usines sera bien réelle pour les compagnies qui œuvrent dans le secteur privé. Au Québec seulement, ce sont 300 000 doses qui ne seront pas au rendez-vous, une perte importante pour la trentaine de compagnies qui offrent des cliniques de vaccination en entreprise comme Laboratoire Médical Boiron.

Là-bas, on cherche désespérément à trouver un plan B, mais le temps presse, et la compagnie n'a eu d'autre choix que d'envoyer une première lettre à ses clients afin de les prévenir de l'éventualité d'une annulation de service pour cette année. Le coup est dur à accuser. «L'année dernière, on avait fait face à une hausse de la demande en entreprise, aujourd'hui, on se retrouve avec rien», se désole le vice-président de la division Ventes et marketing, Stéphane Lessard.

Chez Laboratoire Médical Boiron, on estime que l'industrie a sa part de responsabilité dans cette affaire. «Quand on a commencé en 1997, on avait l'air de Martiens quand on débarquait dans les entreprises pour leur proposer un programme de vaccination antigrippal. Les fabricants de vaccins nous aidaient à développer ce marché, mais, maintenant que l'éveil est là, on est jeté à la poubelle par l'industrie, qui n'a pas vu venir le coup», regrette M. Lessard.

Ce retrait inattendu n'est pas non plus sans déranger les autorités de la santé publique qui se retrouvent prises entre l'arbre et l'écorce. Et pour cause: le Comité consultatif national de l'immunisation (CCNI) a beau prétendre que tous les Canadiens en santé désireux de se protéger de la grippe devraient être encouragés à recevoir le vaccin antigrippal, l'Agence de santé publique du Canada n'a pas le pouvoir d'obliger les manufacturiers à réserver une part de leur production au marché privé. «La priorité à l'Agence, c'est que toutes les personnes qui ont besoin du vaccin soient vaccinées. Nous savons que nous avons les réserves nécessaires pour que tous les groupes vulnérables soient protégés cette année, pour le reste, ce n'est pas de notre ressort», explique la D^{re} Arlene King, directrice de la division de l'immunisation et des infections respiratoires à l'Agence canadienne.

L'Agence n'est pas non plus habilitée à déterminer qui est admissible à recevoir le vaccin, une responsabilité qui est propre à chaque province ou territoire. Au Québec, seules les personnes de 60 ans ou plus, les personnes atteintes d'une maladie chronique et leurs proches, les enfants âgés de 6 à 23 mois et leurs proches de même que le personnel travaillant dans les milieux de soins de santé ont droit gratuitement au vaccin.

Nous sommes loin, très loin des politiques ontariennes qui offrent le vaccin antigrippal universel, des disparités qui dérangent manifestement l'Agence. «Nous travaillons en ce moment à évaluer les différentes approches choisies afin de déterminer laquelle permet de répondre le mieux aux objectifs de notre programme», explique la D^{re} Arlene King.

En attendant le résultat de ces études, il importe que tous ceux qui avaient l'habitude de se faire vacciner dans le secteur privé aient le réflexe de vérifier auprès des autorités compétentes s'ils sont admissibles ou non, signale l'Agence. Pour les autres, ils devront tout simplement se passer de vaccin antigrippal cette année, conclut la D^{re} King.

Le Devoir

LE DEVOIR

Les bureaux du Devoir sont situés au 2050, rue De Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec), H3A 3M9 ☎ Place-des-Arts Renseignements et administration: (514) 985-3333

La rédaction

Au téléphone (514) 985-3333
Par télécopieur (514) 985-3360
Par courriel redaction@ledevoir.com

L'agenda culturel

Au téléphone (514) 985-3346
Par télécopieur (514) 985-3390

La publicité

Au téléphone (514) 985-3399
Par télécopieur (514) 985-3390
Extérieur de Montréal 1-800-363-0305 (sans frais)

Les avis publics et appels d'offres

Au téléphone (514) 985-3344
Par télécopieur (514) 985-3340
Par courriel avisdev@ledevoir.com

Les avis de décès (Le Mémorial)

Au téléphone (514) 525-1149
Par courriel info@lememorial.com

Les petites annonces et la publicité par regroupement

Au téléphone (514) 985-3322
Par télécopieur (514) 985-3340

Service à la clientèle et abonnements

Au téléphone (514) 985-3355
du lundi au vendredi de 7h30 à 16h30
Par télécopieur (514) 985-5967
Par courriel abonnements@ledevoir.com
Extérieur de Montréal 1-800-463-7559 (sans frais)

Le Devoir peut, à l'occasion, mettre la liste d'adresses de ses abonnés à la disposition d'organisations reconnues dont la cause, les produits ou les services peuvent intéresser ses lecteurs. Si vous ne souhaitez pas recevoir de correspondance de ces organisations, veuillez en aviser notre service à la clientèle.

Le Devoir est publié du lundi au samedi par Le Devoir Inc. dont le siège social est situé au 2050, rue De Bleury, 9^e étage, Montréal, Québec, H3A 3M9. Il est imprimé par Imprimerie Québec World, St-Jean, 800, boulevard Industriel, Saint-Jean-sur-Richelieu, division de Imprimeries Québec Inc., 612, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans Le Devoir. Le Devoir est distribué par Messageries Dynamiques, division de Corporation Sun Media, 900, boulevard Saint-Martin Ouest, Laval. Envoi de publication — Enregistrement n° 0858. Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec.

SUITE DE LA PAGE 1

Malgré la sortie du premier ministre Jean Charest, la veille, qui dénonçait vivement la campagne de dénigrement orchestrée contre le terrain montréalais par les responsables de la candidature de London dans une vidéo au ton alarmiste, ceux-ci, loin de battre en retraite, ont redoublé d'ardeur, hier.

Cette fois, ils ont remis aux délégués un document de plusieurs pages énumérant toute une série d'arguments-chocs visant à discréditer la candidature de Montréal.

Les pro-London, aiguillés par le Centre des sciences de la santé de la ville ontarienne et les Shriners de la région, ont pris soin de joindre au document la lettre d'appui à la candidature de London distribuée la veille par le premier ministre Dalton McGuinty. À la lecture du document, on pourrait croire que le terrain de la cour Glen prévu pour construire l'hôpital Shriners est le pire choix qui puisse exister: problème de bruit causé par la circulation, difficultés d'accès, pollution, contamination excessive du sol, normes environnementales qui risquent de changer à tout moment, bref, le document tient plus de la charge que de l'exposé factuel.

Tout indique que la délégation ontarienne semble vouloir sortir gagnante du processus en minant la candidature de Montréal, plutôt qu'en faisant la promotion de celle de London.

250 personnes

L'approche québécoise a été bien différente. Hier, une délégation de 250 personnes a fait le trajet jusqu'à Baltimore pour vanter les mérites de l'hôpital

SUITE DE LA PAGE 1

Mme Homolka a bénéficié de la clémence des tribunaux en 1993 en échange de son témoignage contre son ancien mari, Paul Bernardo, dont elle se présente encore comme la victime. «Moi, je n'ai pas initié les délits. Moi, j'ai suivi», a-t-elle lancé au Point.

Paul Bernardo a été condamné à la prison à vie, en 1995, pour les meurtres de Kristen French et Leslie Mahaffy. Des vidéos tournées par le couple maudit, retrouvées après le procès de Karla Homolka, ont cependant montré qu'elle avait participé à la torture et au viol des jeunes French et Mahaffy. «Souvent, je pleure. Je n'arrive pas à me pardonner. Je pense à ce que j'ai fait, et souvent je pense que je ne mérite pas d'être heureuse à cause de ça», a dit Mme Homolka en entrevue.

Lors de son procès, elle a aussi admis qu'elle avait drogué sa jeune sœur Tammy pour l'offrir en pâture à Bernardo, lors du réveillon de 1990. L'adolescente est morte dans son vomit. La famille Homolka est restée unie en dépit de cet épisode singulier d'une plus grande et plus sinistre tragédie. «Ma mère déteste ce que j'ai fait, mais elle m'aime», a confié hier Karla Homolka.

Mme Homolka estime qu'elle a payé sa dette à la société sur le plan légal, mais pas sur le plan moral ou émotionnel. «Il y a des prisons différentes, des prisons de béton et des prisons à l'intérieur. Je pense que je vais toujours être dans une prison intérieure à cause de ce que j'ai fait. J'aimerais aller en arrière et refaire les choses, mais je ne peux pas.»

Dans une entrevue d'une vingtaine de minutes, Mme Homolka s'est dépeinte comme une femme pleinement réhabilitée, qui a fait des thérapies, du bénévolat et un baccalauréat lors de son séjour en prison. «J'ai été une détenue exemplaire», a-t-elle lancé.

En vertu de ses conditions de remise en liberté, Mme Homolka ne peut discuter des détails de sa cause, qui continue de choquer le public canadien. Si les gens croient que sa participation dans le viol, la torture et l'assassinat des adolescentes était égale à celle de Paul Bernardo, c'est qu'ils sont mal informés. «Ce que j'ai fait a été terrible. Mais j'étais dans une situation où je n'étais pas capable de voir clair, de demander de l'aide. [...] Maintenant, je sais que j'avais le pouvoir d'arrêter tout ça.» Elle a évoqué son âge, — 17 ans au moment de sa rencontre avec Bernardo —, sa peur de l'abandon, sa faible estime de soi et sa recherche d'une relation amoureuse à tout prix comme autant de facteurs expliquant pourquoi elle est tombée «sous l'emprise» du violeur de Scarborough.

Mme Homolka a entretenu jusqu'à tout récemment une correspondance avec le détenu Jean-Paul Gerbet, qui a échangé sa conjointe. Elle n'a pas voulu aborder ce sujet pour éviter que ses «amis» en prison ne subissent «le cirque médiatique» qu'elle connaît trop bien.

Museler la presse

Malgré son cri du cœur à visage découvert, Karla Homolka a demandé à ses avocats de tout mettre en

SHRINERS

montréalais. On a même dû refuser de cinquante personnes prêtes à déboursier de l'argent pour être du voyage.

Composée en bonne partie de nombreux enfants qui ont déjà été traités à l'hôpital de la rue Cedar et de leur famille, cette délégation a produit son effet en se présentant au Centre des congrès, où les Shriners ont pu les entendre chanter une chanson pro-Montréal.

Par la suite, la délégation a pris part au défilé annuel des Shriners dans les rues de la ville, envahie par les badauds à l'occasion des célébrations de l'indépendance des États-Unis.

De leur côté, les principaux acteurs de la candidature montréalaise — le premier ministre Jean Charest, le ministre de la Santé, Philippe Couillard, le maire de Montréal, Gérard Tremblay, et le directeur du Centre universitaire de santé McGill, Arthur Porter — ont multiplié du matin au soir les poignées de main, les rencontres et les appels téléphoniques par dizaines aux délégués, partant du principe que, lors d'un scrutin, chaque vote compte. «Ce matin, on a rencontré 120 délégués du Texas», a raconté le maire Tremblay, lors d'un entretien, entre deux poignées de main.

Les trois quarts des délégués ayant droit de vote sont américains et connaissent peu le Québec. Le Québec compte 700 Shriners et l'Ontario 8000, mais la délégation canadienne au total, est marginale, avec 150 membres, soit environ 10 % des votants.

Le maire Tremblay dit que, lorsqu'on leur explique rationnellement la situation et le projet de construction envisagé, les délégués se montrent favorables à Montréal.

«Ils s'aperçoivent qu'on a notre hôpital à cœur. Pour les Shriners, c'est une cause, c'est leur mission, et ils regret-

tent beaucoup que le dossier soit politisé», a fait valoir M. Tremblay, en disant que ce n'était pas le Québec qui avait politisé le dossier par une approche négative.

«Si ce sont les faits qui parlent, alors Montréal sera gagnante» a indiqué de son côté, le D^r Porter, qui est allé jusqu'à se faire lui-même Shriener pour augmenter les chances du Québec de l'emporter.

«Les gens ont eu le cerveau lavé par la propagande. [...] Nous profitons de chaque instant, dans chaque hall d'hôtel, en tous lieux, pour distribuer des documents, et nous assurer que les délégués connaissent les faits», a-t-il ajouté, lors d'un entretien, en se disant convaincu que deux délégués sur trois se gardent le privilège de choisir leur camp «à la dernière minute», rendant impossible toute prédiction.

Quelle que soit l'issue du scrutin, le gouvernement du Québec n'aurait rien pu faire de plus pour favoriser Montréal, croit fermement le D^r Porter.

«C'est une campagne et, dans comme toute campagne, les gens ont hâte que la décision arrive», a dit de son côté le premier ministre Charest, lors d'un bref point de presse, après avoir pris part à un dîner avec la délégation québécoise et entonné avec elle la chanson-thème du groupe, sur l'air du refrain bien connu: *My body lies over the ocean.*

La pochette remise aux délégués par le camp du Québec inclut des lettres d'appui à la candidature de Montréal, parmi lesquelles figurent celle de l'ex-premier ministre Brian Mulroney et une autre de la chanteuse Céline Dion.

Le résultat du vote devrait être connu en fin d'après-midi aujourd'hui.

Presse canadienne

HOMOLKA



SHAUN BEST REUTERS

Karla Homolka a quitté le pénitencier entre 14h et 15h, dissimulée sous une couverture à bord d'une fourgonnette rouge, sans escorte.

œuvre pour museler les médias. Ils ont toutefois échoué en début d'après-midi dans une tentative désespérée d'obtenir une injonction qui aurait empêché la presse de suivre, de photographier ou de filmer Mme Homolka et de dévoiler sa nouvelle adresse.

Mme Homolka, 35 ans, a purgé la totalité de sa peine de 12 ans de pénitencier pour l'homicide involontaire de Kristen French et Leslie Mahaffy. Elle compte s'installer au Québec sous le nom de Karla Leanne Teale et refaire sa vie en français. Elle aspire à «devenir une citoyenne ordinaire et ne veut plus avoir à subir quelque couverture médiatique que ce soit», comme l'affirme une demande d'injonction présentée de nouveau hier.

Ses avocats, Christian Castonguay et Christian Lachance, n'ont amené aucune preuve nouvelle depuis mercredi dernier. Le juge Maurice Lagacé a donc rejeté séance tenante cette requête pour obtenir une ordonnance de sauvegarde. M. Lagacé n'a pas cru au caractère d'urgence évoqué par les avocats de Mme Homolka. Il leur a même reproché de fabriquer cette urgence en présentant un dossier incomplet devant le tribunal. «La Cour n'a pas à censurer le travail des médias et de présumer à l'avance qu'ils ne [le] feront pas de façon professionnelle», a-t-il tranché.

En l'absence de faits nouveaux, le juge Lagacé considère en outre qu'il n'a pas à se substituer à son collègue Paul-Marcel Bellavance, qui a rejeté une demande quasi identique mercredi dernier.

La terreur d'être libre

Karla Homolka est terrorisée à l'idée de retrouver sa liberté. Insultée et menacée de mort tout au long de sa peine de 12 ans de pénitencier, elle se dit convaincue que «des individus souhaitent rendre service au public en m'assassinant», selon sa déclaration sous serment.

Elle a passé la journée d'hier à piaffer dans sa cellule sans savoir quand elle obtiendrait son congé définitif. «À la merci des mesures prises pour sa sortie», a dit Christian Lachance. Compte tenu de «l'état de

stress» dans lequel elle se trouvait, elle a refusé de s'expliquer devant la Cour, où les caméras ne sont pourtant pas admises, au sujet des craintes qu'elle nourrit à l'égard de sa propre sécurité.

Le juge Lagacé a suggéré que Karla Homolka soit amenée devant lui avant d'être libérée, une offre déclinée par M^r Lachance sous prétexte que sa cliente voulait conserver «le plus grand anonymat possible».

Les Services correctionnels ont reçu des appels de menace de mort à l'encontre de Mme Homolka dans les dernières semaines, alors que le battage médiatique s'intensifiait. Les policiers de la Sûreté du Québec (SQ) et du Service de police de Montréal (SPVM) ont refusé de lui accorder une protection spéciale à sa sortie pour éviter de créer un précédent. Sa libération s'est pourtant déroulée sans anicroche.

Les Services correctionnels ont rompu les ponts avec Karla Homolka au moment où elle a quitté l'enclume du pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines. «À partir d'aujourd'hui, Karla Teale/Homolka n'est plus sous la responsabilité du Service correctionnel du Canada», a confirmé Michèle Pilon-Santilli, la directrice nationale des relations avec les médias pour les SCC. Mme Pilon-Santilli a refusé de divulguer la teneur du plan concocté par les SCC pour le départ de Mme Homolka, sous prétexte qu'il s'agit de renseignements nominatifs de nature confidentielle.

Après son entrevue à la SRC, Mme Homolka a été menée à un nouveau domicile dont elle ignorait l'adresse jusqu'à la toute dernière minute. Ses avocats ne savent même pas où elle se trouve en ce moment. Ils attendront un appel de sa part dans le courant de la semaine afin de la rencontrer et de décider s'ils poursuivent ou non leur bataille judiciaire pour museler la presse.

En principe, le tribunal procédera en septembre à l'audition sur le fond de la demande d'injonction de Mme Homolka. Au préalable, elle devra se soumettre le 25 juillet à un interrogatoire hors cour de la part des avocats des médias, Mark Bantey et Christian Leblanc.

Une nouvelle offensive s'amorce enfin aujourd'hui en Cour d'appel, dans le district judiciaire de Joliette. Les avocats de Mme Homolka contestent les conditions de remise en liberté d'une sévérité sans précédent qui lui ont été imposées en vertu du Code criminel. Elle ne doit pas avoir de contacts avec son ex-mari ni avec les familles des victimes. Elle ne peut fréquenter des personnes détenant un casier judiciaire pour crimes violents, et elle doit indiquer sa nouvelle adresse aux policiers et se rapporter à eux tous les mois.

Selon M^r Lachance, Karla Homolka est traitée plus durement que d'autres criminels pour «des raisons politiques», étant donné que son entente avec la Couronne ontarienne a suscité l'opprobre général.

Le Devoir

CHAMPION

«rôle dans la vie est de rester réceptif.» Personne n'est jamais parti de rien, «pas même Mozart», rappelle Champion, qui dit avoir écouté les musiques de Daft Punk et de Norman Cooks, notamment, pour arriver à sa mouture personnelle, matinée de musique électronique et de rock.

Pour Champion, un show sans erreur est un show «plate», sans saveur. «Il faut toujours être on the edge, sinon, tu fais de la bedaine. Il faut toujours être à la chasse. Dès que tu arrêtes d'être à la chasse, tu deviens plate avec ta blonde.» De la même manière, si tout est arrangé sur une scène, il est préférable de laisser tomber. «Quand le show va être parfait, je vais faire autre chose.»

Inversement, «lâche lousse, il faut quand même savoir où tu t'en vas». Champion n'a jamais joué avec autant de musiciens: en comptant les G-Strings, 38 paires de bras se succéderont sur scène, qui joueront entre autres des tambours brésiliens, des cuivres et des cordes. «Les autres musiciens vont venir m'alimenter par moment, mais le noyau est les G-Strings et l'énergie qu'ils rendent. Mais ce n'est pas parce que tu as beaucoup de moyens qu'il faut que tu beurrés deux pouces d'épais de beurre de pinotte. C'est pas meilleur. C'était mon inquiétude, de faire un ostie de gros show et que ça soit complètement étudé.»

L'homme ne se raconte pas d'histoires. «Avec autant de musiciens, ça fait beaucoup de cues. Ça fait beaucoup de choses à me rappeler. J'ai peur d'en oublier, pis je vais en oublier. Pas grave. Il faut être seulement convaincu que je crois à ce que je fais. C'est sûr que c'est gros, mais pourquoi pas?» De quoi sortir un gars de ses baskets? Champion ne fait pas dans la fausse modestie. À la question de savoir s'il pensait un jour se rendre là, il répond: «Franchement, oui. Parce c'est ce que je fais. J'ai composé l'album pour me faire du bien, sans aucune restriction. Je ne suis pas

étonné de faire cette scène, parce que je ne m'attendais à rien en faisant cet album. Dans la vie, je ne fais que ce que j'ai à faire. Si les gens «filent» bien autour, c'est merveilleux. Les gens viennent nous voir après les concerts en ne disant pas que c'était bon, mais que ça leur avait fait du bien.»

Probablement qu'après cette soirée, si les choses tournent rondement, la réputation de Champion dépassera les frontières de Montréal, où son nom résonne particulièrement. Au retour des oscars, Champion se sentait sur un nuage. Or, la «balloune» s'est dégonflée rapidement. De retour à Montréal, la tête légèrement dilatée, pour ne pas dire plus, il s'est planté. «J'avais booté une gig à l'O Patro Vjs, avec Tom Walsh. Ils voulaient aussi que je jammé avec eux après. Je revenais du plus gros show du monde, alors il fallait que je me pète la gueule. Je me suis dit que j'allais faire un show pas programmé. Je vais arriver sur le stage avec mon laptop, une guitare et une basse. Je voulais tout faire live. Je l'ai fait, et je me suis planté ben raide. J'étais pas dedans, pas concentré, hyper-insécure. Les gars étaient gênés de venir jouer avec moi après.» Le lendemain, Champion est revenu à ses bonnes habitudes et à ses programmes: «Belle leçon d'humilité», dit-il, c'est important. On va s'en payer quelques-unes après le show [de ce soir].»

Champion entendra-t-il céder aux couleurs jazz, FJIM oblige? Quelles seront les saveurs du jour? «Je mets l'accent sur Champion et ses G-Strings. On part de ce qu'on a. Dans ma musique, c'est facile de jagger. Je ne veux pas jazzifier ça parce qu'on est au FJIM. On va le faire parce des cuivres nous accompagnent.» Honnêtement, ça devrait suffire. Et puisque l'occasion de faire aussi gros risque de se répéter rarement, c'est à ne pas manquer.

Le Devoir

LES SPORTS

HORS-JEU



Jean Dion

Le jaune dans l'œuf

Hier, à l'occasion du 4 juillet, le site Internet de Sports Illustrated proposait une liste de 25 athlètes américains qui ont révolutionné le sport. Curieusement, on n'y retrouve aucun des porte-couleurs des Nationaux de Washington, ex-nos Expos, qui (c'est juste une petite mise à jour) ont remporté neuf de leurs 11 derniers matchs, présentent le quatrième meilleur rendement des ligues majeures et ont possédé dimanche une avance de six matchs au sommet de la division Est de la Ligue nationale de baseball. Si on compare aux années précédentes, mettons, on se dit que ça c'est de la révolution. A tel point que j'ai commencé à faire des démarches pour passer le mois d'octobre au Tadjikistan afin de ne pas voir l'inévitable, à savoir une conquête de la Série mondiale par ces mercenaires. Murphy et sa loi sont bien vivants.

Vous en souvient-il, la dernière fois que nos Expos ont détenu une priorité de six matchs, c'était en août 1994. On était jeunes, on était fous, et on affectait de ne pas croire que Murphy allait pointer son hideux museau et provoquer une grève qui annulerait le reste de la saison. Mais là, on sait bien, il n'y aura pas de grève à Washington, ni de lock-out — comment voulez-vous lock-out quand il n'y a pas de propriétaires, hein, comment? —, ni de tsunami ni rien. Si ça se trouve, ils vont même trouver l'argent pour aller chercher des joueurs, ce qu'ils avaient refusé de faire en 2003 à Montréal. Des moyens bavoux.

Bref, donc, 25 révolutionnaires. Évidemment, ici, on est à même de constater que le concept de «révolution» présente un haut taux de malléabilité. Muhammad Ali (n° 1) a été un acteur social de premier plan, tout comme Jackie Robinson (2) et Arthur Ashe (5). Jack Johnson (8) et Jim Brown (9) ont transcendé la barrière de la couleur. Billie Jean King (3) et Babe Drikkson (11) ont fait progresser la cause des femmes dans le sport. Curt Flood (7) a dû mettre fin à sa carrière pour une question de principe. Babe Ruth (4) a été l'idole des années folles en prouvant qu'il était possible de manger des hot-dogs, prendre un coup solide, courir les jupons et frapper des circuits en même temps. Michael Jordan (10) est peut-être le meilleur joueur de basket de tous les temps, mais son apport le plus durable aura été de montrer qu'on pouvait devenir archi-méga-millionnaire en étant commandité par des espadrilles fabriquées en Asie.

Et au 25^e rang, on aperçoit Lance Armstrong, le miraculé et le miraculeux, qui a certainement révolutionné la manière d'avoir un sanglier sur le feu et de se rendre le surveiller au p.c. en bicyclette à pédales. Ce qui nous amène tout naturellement à causer du Tour de France, qu'on appelle aux États-Unis le Tour de Lance, et si vous n'aimez pas les calembours qui sont la fièvre de l'esprit qui vole (Victor Hugo), vous pouvez aller le dire vous-mêmes aux Américains.

C'était donc samedi. Première étape, un contre-la-montre entre Noirmoutier-en-l'Île et Fromentine. (Il paraît qu'à Noirmoutier, on cultive une variété de pommes de terre très appréciées, que ce soit frites, en purée, en robe de chambre ou revenues dans la poêle.) Armstrong partait dernier, comme il se doit d'un champion et comme il est précisé dans la Bible que les derniers, enfin vous connaissez le topo.

Ayant décollé une minute après Jan Ullrich, Armstrong s'est d'abord emmêlé dans sa pédale, puis il s'est dit tiens, je pense que je vais aller coiffer ce vieux Jan et le doubler sans même le regarder. Ce qui fut fait, en moins de temps qu'il ne vous en faut pour piler vos patates de Noirmoutier jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de mottions. Par la suite, on aurait pu voir Armstrong filer allègrement vers le fil et finir à deux secondes de Zabriskie et une minute devant tous les autres si, au canal Evasion, on n'avait choisi, à trois minutes de la fin, de passer une carte postale suivie de publicités. Un peu poche, si vous voulez mon humble avis.

Dès lors, il s'en est trouvé pour déplorer que le Tour 2005 soit déjà terminé. Armstrong avec une minute de priorité et à peine 3500 km à parcourir? Oubliez ça. Le dénouement de l'épreuve m'a d'ailleurs rappelé une péripétie récente et folichonne de mon existence absurde. J'écoutais une tribune téléphonique et, à un moment donné, un téléphonant a dit, à propos d'un sujet dont je ne me souviens plus parce que je n'écoutais que d'une oreille, surveillant de l'autre la sortie de Karla Homolka: «Il faut tuer le jaune dans l'œuf.»

Parfaitement, exactement comme ça: tuer le jaune dans l'œuf.

Hé ben hé ben hé ben, voilà ce que Lance Armstrong a fait. Il a tué le jaune dans l'œuf. Et la prochaine fois, on fait des jeux de mots cheapo avec les autres maillots, comme dans «il ne fait pas le pois» ou «il a hâte de prendre un vert». Merci.

On n'arrête vraiment pas le progrès avec un banal feu rouge. Ainsi, selon mes sources disséminées un peu partout dans l'univers en expansion, après avoir percuté un astéroïde, la sonde Deep Impact va affronter Garry Kasparov dans une partie d'échecs, puis refléter des informations confidentielles à des journalistes du Washington Post.

C'est ici que vous l'avez appris en premier, n'oubliez pas. Car si ce n'avait pas été en premier, vous ne l'auriez pas appris, juste obtenu confirmation de.

La citation de la semaine nous vient enfin de Wolfgang Niersbach, vice-président du comité organisateur de la Coupe du monde de football 2006 qui, comme son prénom tend à l'indiquer, aura lieu en Allemagne.

Vendredi dernier, Niersbach a fait savoir que de lourdes amendes seraient imposées aux spectateurs qui interrompent un match en courant sur le terrain dans le plus simple des appareils, ce qui s'est produit à quatre reprises durant la récente Coupe des confédérations.

«Nous ne pouvons présumer que ces gens auront toujours des desseins pacifiques, a-t-il dit. Nous n'osons pas imaginer ce qui se produirait si l'un d'eux dissimulait un couteau.»

Dans vos temps libres d'ici là, vous pouvez vous amuser à imaginer où un nu-vu pourrait cacher une arme. jdion@ledevoir.com

Tour de France



VINCENT KESSLER REUTERS

Après s'être extirpé du peloton dans les derniers mètres, Tom Boonen a facilement réglé le cas de l'Autrichien Peter Wrolich et de l'Australien Stuart O'Grady (à gauche).

Tom Boonen double la mise en remportant la troisième étape

Tours — Tom Boonen, qui avait fait étalage de toute sa puissance pour signer son premier succès d'étape sur le Tour de France 2005, a doublé la mise hier en usant de son grand sens tactique.

Le Belge, déjà vainqueur la veille aux Essarts, a signé hier la quatrième victoire d'étape de sa carrière sur la Grande Boucle au terme des 212,5 kilomètres entre La Châtaigneraie et Tours. Après s'être extirpé du peloton dans les derniers mètres, il a facilement réglé le cas de l'Autrichien Peter Wrolich (Gerolsteiner) et de l'Australien Stuart O'Grady (Cofidis).

«Les derniers kilomètres ont été très difficiles», a commenté Boonen, qui rêve de conquérir cette année le maillot vert de meilleur sprinter.

«Plusieurs décisions étaient possibles. Rester devant et être battu parce que tout le monde revient très fort dans ce genre de sprint, ou attendre en prenant le risque de se faire enfermer. J'avais à attendre. Ce sprint était beaucoup plus tactique.»

Mal placé au début du sprint lancé par le Norvégien Thor Hushovd (Crédit Agricole), la nouvelle coqueluche du peloton, auteur au printemps d'un doublé rare avec ses victoires dans Paris-Roubaix et le Tour des Flandres, a ensuite avalé ses adversaires un à un pour s'imposer au bout de la longue ligne droite finale de l'avenue de Grammont, où est jugée chaque année l'arrivée de la classique Paris-Tours.

D'abord annoncé troisième par les organisateurs, l'Australien Robbie

McEwen (Davitamon-Lotto) a été déclassé par le jury des commissaires pour s'être appuyé sur O'Grady dans le sprint final, tandis que Hushovd a dû se contenter de la neuvième place de cette troisième étape.

«Pour le maillot vert, c'est donc une opération magnifique», a ajouté Boonen, qui compte 20 points d'avance sur son plus proche rival, O'Grady, au classement du meilleur sprinter.

«C'est dommage pour McEwen. Il a peut-être été obligé de se pencher à cause de la tête d'un spectateur. Quant à Hushovd, j'ai vu aux 500 mètres qu'il ne pouvait pas passer.»

Homme à battre dans toutes les étapes de plaine en l'absence du septuple vainqueur du maillot vert Erik Zabel et de l'Italien Alessandro Petacchi, le Belge de 24 ans, souvent présenté comme le successeur de Johan Museeuw, est en pleine confiance et sait qu'il a tous les atouts en mains pour conserver son maillot jusqu'aux Champs-Élysées.

«C'est vraiment bien, car l'an passé j'avais gagné ma deuxième étape sur les Champs-Élysées, a poursuivi «Tommy». Là, il en reste encore quatre ou cinq qu'il peut gagner. J'espère que ce sera possible de prendre encore des points. Ensuite, la montagne ne sera pas un problème car je la passe bien. Je monte moins bien que les grimpeurs mais je monte bien pour un sprinter. La montagne, ce n'est pas un problème. Pour les autres, ce sera difficile si je suis en vert

après la première semaine.»

L'Américain David Zabriskie (CSC), 56^e de l'étape, a conservé le maillot jaune de leader, avec deux secondes d'avance sur son compatriote Lance Armstrong (Discovery Channel).

«Je suis plus détendu, a-t-il dit. Ce n'est pas que je m'y habitue, mais au fil des jours, on trouve son rythme», a commenté le coureur de 26 ans originaire de Salt Lake City, dont le maillot sera en danger aujourd'hui lors du contre-la-montre par équipe.

«Ce serait vraiment bien d'être en jaune, mais deux secondes ce n'est rien. Il faudra vraiment être à 100 % et tout donner.»

Comme dimanche, l'étape a été marquée par une longue échappée. Le Néerlandais Erik Dekker (Rabobank), vainqueur de Paris-Tours, le Français Nicolas Portal (Ag2R) et le Suisse Rubens Bertogliati (Saunier Duval) ont compté une avance de cinq minutes 30 secondes mais ont été repris à moins de deux kilomètres de l'arrivée. Dekker a profité de cette escapade pour s'adjuger le maillot à pois de meilleur grimpeur.

Au général, Armstrong, qui a fini l'étape bien calé dans le peloton, a conservé son avance sur ses principaux rivaux, le Kazakh Alexandre Vinokourov (T-Mobile), quatrième du classement à 51 secondes du Texan, tandis que Jan Ullrich (T-Mobile) pointe toujours en 12^e position, à 1,06 de son rival historique.

Associated Press

Chirac et Blair se disputent les JO 2012

Paris — Le torchon continue de brûler entre Jacques Chirac et Tony Blair, à 48 heures de la désignation de la ville organisatrice des Jeux olympiques de 2012.

Alors que des consultants de la candidature britannique ont critiqué hier le Stade de France, les autorités françaises ont reproché aux Britanniques de manquer de fair-play.

De son côté, Jacques Chirac aurait ironisé sur la cuisine britannique et la vache folle dimanche devant Vladimir Poutine et Gerhard Schröder. A Singapour, où les délégations de Paris, Londres, Madrid, New York et Moscou pratiquent un lobbying intensif, la tension monte. Deux consultants australiens de la candidature londonienne ont critiqué hier le Stade de France qui aurait, selon eux, l'inconvénient de ne pas avoir été conçu pour des épreuves d'athlétisme.

Un porte-parole de Londres 2012 a assuré que ces consultants n'étaient pas sous contrat à Singapour, même s'ils ont collaboré dans le passé à la candidature londonienne.

Cette entorse apparente à la règle du CIO qui interdit de dénigrer les candidatures concurrentes a été interprétée par les promoteurs de la candidature parisienne comme un manque de fair-play. Le ministre des Sports Jean-François Lamour a dénoncé implicitement la «promotion agressive» de Londres.

Cette affaire vient après la campagne de la presse britannique contre Guy Drut, l'un des trois membres français du CIO. Le député UMP de Seine-et-Marne, mis en cause dans le procès des marchés publics d'Île-de-France, a été prié de ne pas venir à Singapour.

Mais Jacques Chirac ne s'interdit pas non plus de dénigrer la Grande-Bretagne. Selon Libération, le président français a multiplié les plaisanteries sur la cuisine britannique dimanche à Kaliningrad, en Russie, où se tenait un sommet informel avec Vladimir Poutine et Gerhard Schröder.

«La seule chose qu'ils ont faite pour l'agriculture européenne, c'est la vache folle», aurait dit Jacques Chirac. «On ne peut pas faire confiance à des gens qui ont une cuisine aussi mauvaise, aurait ajouté le président français. Après la Finlande, c'est le pays où l'on mange le plus mal.»

Ces fines plaisanteries n'ont pas été confirmées par le porte-parole de l'Élysée.

Associated Press

BASEBALL

Les Alou, père et fils, seront à nouveau réunis au match des étoiles

San Francisco — Felipe Alou a tôt fait de dire qu'il n'y avait pas eu connivence. Tony La Russa lui a demandé il y a plusieurs mois déjà d'être un de ses adjoints au match des étoiles, bien avant que son fils Moises, voltigeur des Giants de San Francisco, soit choisi lui aussi pour représenter la Ligue nationale.

En fait, c'est lors des assises d'hiver du baseball, au début de décembre, que Felipe Alou a été invité par La Russa. Ce n'est que quelques semaines plus tard que Moises s'est joint aux Giants à titre de joueur autonome.

Moises en sera à sa sixième participation au match des étoiles avec une cinquième équipe, sa deuxième en autant de saisons. Le voltigeur de 39 ans présente une moyenne .323 avec 12 circuits et 39 points produits. Et il a même raté deux semaines en avril à cause d'une blessure au mollet droit.

Son père de 70 ans a déjà refusé à quelques reprises de jouer le rôle d'instructeur au match des étoiles. Mais lui et La Russa sont amis depuis longtemps et il ne pouvait refuser cette invitation, d'autant que tous les membres de sa famille seront à Detroit où il a déjà été adjoint de Luis Pujols, qui est présentement instructeur au premier but des Giants.

«C'est très rare de voir un vieil instructeur diriger un vieux joueur et qui sont parents, a dit Felipe. C'est comme ça, c'est tout. Rien

n'était organisé à l'avance. C'est formidable pour Moises, surtout qu'il a été invité dans tant d'uniformes différents.»

Felipe avait déjà dirigé son fils avec les Expos de 1992 à 1996.

Ils termineront peut-être leur carrière ensemble. C'est ce qu'ils semblent souhaiter tous deux.

En juin, Felipe a signé un nouveau contrat qu'il lui permettra de diriger les Giants jusqu'à la fin de la saison 2006. Quant à Moises, il possède une option dans son contrat pour la saison prochaine.

«Je suis très heureux de voir que Moises ira au match des étoiles, il le mérite bien», a dit l'adjoint au directeur général des Giants, Ned Colletti.

Felipe, membre de l'équipe originale des Giants quand ils sont déménagés à San Francisco en 1958, a remporté 191 matchs à ses deux premières saisons comme gérant des Giants.

Le fait d'être au match des étoiles ensemble signifiera sans doute beaucoup pour les deux hommes plus tard. Mais là, ils veulent surtout se concentrer sur le sort des Giants.

«Je sais que c'est important pour les médias et les amateurs, et ce l'est aussi pour moi, a dit Moises. Mais pour l'instant, nous avons d'autres chats à fouetter ici. Il nous faut jouer beaucoup mieux et je pense que nous sommes sur la bonne voie.»

Associated Press

BASEBALL

LIGUE NATIONALE

Section Est				
	G	P	Moy.	Diff
Washington	50	32	.610	—
Atlanta	46	37	.554	4 1/2
Floride	42	38	.525	7
Philadelphie	42	41	.506	8 1/2
New York	41	41	.500	9

Section Centrale				
	G	P	Moy.	Diff
St. Louis	52	30	.634	—
Chicago	40	41	.494	11 1/2
Houston	39	42	.481	12 1/2
Milwaukee	39	43	.476	13
Pittsburgh	35	46	.432	16 1/2
Cincinnati	32	50	.390	20

Section Ouest				
	G	P	Moy.	Diff
San Diego	45	38	.542	—
Arizona	41	43	.488	4 1/2
Los Angeles	38	43	.469	6
San Francisco	34	47	.420	10
Colorado	28	52	.350	15 1/2

Hier

Cincinnati 11 San Francisco 10
Houston 4 San Diego 1
N.Y. Mets 5 Washington 2
Philadelphie 12 Pittsburgh 1
Milwaukee 3 Floride 2
St. Louis 10 Arizona 3
Atlanta 4 Chicago Cubs 0
Los Angeles au Colorado, 20h05

Aujourd'hui

N.Y. Mets à Washington, 19h05
Milwaukee en Floride, 19h05
Philadelphie à Pittsburgh, 19h05
Chicago Cubs à Atlanta, 19h35
San Diego à Houston, 20h05
Los Angeles au Colorado, 21h05
St. Louis en Arizona, 21h40
Cincinnati à San Francisco, 22h15

Demain

N.Y. Mets à Washington, 19h05
Chicago Cubs à Atlanta, 19h05
Milwaukee en Floride, 19h05
Philadelphie à Pittsburgh, 19h05
San Diego à Houston, 20h05
Los Angeles au Colorado, 21h05
St. Louis en Arizona, 21h40
Cincinnati à San Francisco, 22h15

LIGUE AMÉRICAINE

Section Est				
	G	P	Moy.	Diff
Boston	46	34	.575	—
Baltimore	44	38	.537	3
New York	42	39	.519	4 1/2
Toronto	42	40	.512	5
Tampa Bay	27	55	.329	20

Section Centrale				
	G	P	Moy.	Diff
Chicago	54	26	.675	—
Minnesota	45	34	.570	8 1/2
Cleveland	46	36	.561	9
Detroit	37	43	.463	17
Kansas City	26	54	.325	28

Section Ouest				
	G	P	Moy.	Diff
Los Angeles	50	31	.617	—
Texas	42	38	.525	7 1/2
Oakland	40	41	.494	10
Seattle	34	46	.425	15 1/2

Hier

Cleveland 9-6 Detroit 3-0
N.Y. Yankees 13 Baltimore 8
Tampa Bay à Chicago White Sox, 19h05
Boston au Texas, 20h05
Seattle à Kansas City, 20h10
Minnesota à L.A. Angels, 21h05

Aujourd'hui

Baltimore à N.Y. Yankees, 13h05
Oakland à Toronto, 19h07
Detroit à Cleveland, 19h05
Tampa Bay à Chicago White Sox, 20h05
Boston au Texas, 20h05
Seattle à Kansas City, 20h10
Minnesota à L.A. Angels, 22h05

Demain

Minnesota à L.A. Angels, 16h05
Detroit à Cleveland, 19h05
Oakland à Toronto, 19h07
Tampa Bay à Chicago White Sox, 20h05
Boston au Texas, 20h05
Seattle à Kansas City, 20h10

FOOTBALL

LIGUE CANADIENNE

Section Est						
	G	P	N	PP	PC	PTS
Montréal	1	1	0	67	60	2
Ottawa	1	1	0	55	77	2
Toronto	1	1	0	42	43	0
Hamilton	0	2	0	42	54	0

Section Ouest						
	G	P	N	PP	PC	PTS
Edmonton	2	0	0	68	24	4
Saskatchewan	2	0	0	65	36	4
C.-B.	1	0	0	27	20	2
Calgary	0	1	0	16	22	0
Winnipeg	0	2	0	23	69	0

Jeu

Calgary à Winnipeg, 20h30

Vendredi

Edmonton à Montréal, 19h
Ottawa en C.-B., 22h

EN BREF

Mats Naslund est nommé gérant de l'équipe de hockey de Suède

Stockholm — Mats Naslund a été nommé gérant de l'équipe suédoise de hockey. Mais l'ancien ailier du Canadien a minimisé l'importance de son nouvel emploi. «Ce rôle n'est pas aussi important que celui d'un directeur général au Canada, a-t-il expliqué hier. Je ne choisirai pas les joueurs ou les entraîneurs, entre autres. J'aurai uniquement la tâche d'agir comme leader lors des tournées. À mes yeux, ce n'est pas une grosse affaire.» Naslund sera impliqué dans l'équipe olympique mais il ne sélectionnera pas les joueurs. «Je pense que l'entraîneur-chef Bengt-Ake Gustafsson choisira l'équipe, a-t-il dit. Je ne pense pas que je serai impliqué dans la sélection. Je ne suis pas un directeur général.» Naslund a expliqué qu'il agira davantage comme conseiller, espérant aider le plus possible. — PC

CULTURE

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Voices Of Soul

Quantité... et qualité

SYLVAIN CORMIER

Apriori, j'y allais pour Carla Thomas. Pour que la fille de Rufus *Walking The Dog* Thomas me chante *B.A.B.Y.* comme au temps où elle chantait *B.A.B.Y.* à feu Otis Redding dans le studio des disques Stax sur McLemore Avenue à Memphis. Mais puisque la dame s'était désistée, je me demandais un peu ce que je fichais à Wilfrid dimanche soir. J'accompagnais mon frère Vincent, que j'avais invité, voilà ce que je fichais. Lui avait très intensément le goût de voir et d'entendre les autres têtes d'affiche de ce «Voices Of Soul», surtout les fortes en coffre, notamment Patti LaBelle, en souvenir de la *Lady Marmalade* de son adolescence, et Sylvie Desgroseillers, sa préférée du moment, vue (et aimée) la semaine d'avant à Québec dans *Génération Motown*. Peu lui importait qu'il s'agisse d'un *show* pour la télé cuisiné selon l'habituelle recette Spectra, fourre-tout d'artistes locaux et de vedettes présentes au festival.

Au début, je maugréais une chanson sur deux. Ou bien c'était l'orchestre-maison qui n'arrivait pas à rendre les syncopes soul-funk d'*I Got You (I Feel Good)*, ou bien c'était les interprètes qui, malgré une bonne volonté évidente, se plantaient dans le beurre mou: DeeKaye Ibomeka était gênant dans *Try A Little Tenderness*, Jilly Black à cent lieues d'Aretha dans

R.E.S.P.E.C.T., Haydain Neale de Jacksoul à peine adéquat dans *When A Man Loves A Woman*. Desgroseillers seule sauvait les meubles, formidable à chaque passage, époustouflante dans *I Heard It Through The Grapevine* manière Gladys Knight & The Pips, éreintante dans *Shotgun*, etc. Frérot exultait. Tant mieux pour lui.

Et pour moi. Ce spectacle, il fallait bien l'avouer, n'était pas chiche. La première partie ne dura pas moins d'une heure trente, relevée par les visites d'Ann Peebles (qui refit son tube *I Can't Stand The Rain*) et Deborah Cox (très convaincante dans *Let's Stay Together*), puis couronnée par une Patti LaBelle en larmes et en voix, tellement en voix qu'elle enterra le chœur gospel local. La deuxième partie ajouta au compte une heure quinze de meilleur niveau encore, avec les vénérables Neville Brothers plus qu'inspirants dans *A Change Is Gonna Come* de Sam Cooke, puis Patti LaBelle tartinant ça d'épais sa *Marmalade* (avec un spectateur pour partenaire), puis un medley plutôt noble de chansons ayant Georgia pour commune patrie (dont l'émouvante *Midnight Train To Georgia*). A la fin, j'étais comme frérot: soufflé par Desgroseillers, piétiné par LaBelle, séduit par Deborah, soulevé par Aaron Neville. Je ne voyais même plus les caméras. Ni Carla Thomas dans ma soupe.

Collaborateur du Devoir

NOTRE CHOIX

KAKI KING

Cette jeune guitariste fait beaucoup parler d'elle tant elle manie son instrument avec brio. Ces derniers mois, elle a fait la une d'*Acoustic Guitar*, dit le programme du FIJM, et on l'a vue au *Late Show* de David Letterman et au *Late Night* de Conan O'Brien. Elle a débuté dans le métro de New York et a fait depuis deux albums qui ont retenu l'attention. Sa musique instrumentale, *finger-style*, peut être maniérée, rêveuse, mais aussi terriblement percutante. On dit aussi d'elle qu'elle n'a peur de rien. Elle triture sa guitare à deux mains, la frotte ou la taloche pour procurer toutes sortes d'effets percussifs. Il n'y aurait même pas de craintes à la voir prendre d'assaut la grande scène du FIJM, aujourd'hui à 18h30, quelques heures avant Champion et ses G-Strings.

Bernard Lamarche

GUILLAUME BOURGAULT-CÔTÉ

Après huit ans d'absence, Pat Metheny, ses guitares, ses pédales, sa volumineuse crinière ébouriffée et son sourire immuable reprennent la scène du Festival à compter de ce soir. Le chouchou des Montréalais s'est d'ailleurs fait offrir la totale pour son retour: une série invitation en six formats et cinq scènes pour un musicien aux visages multiples.

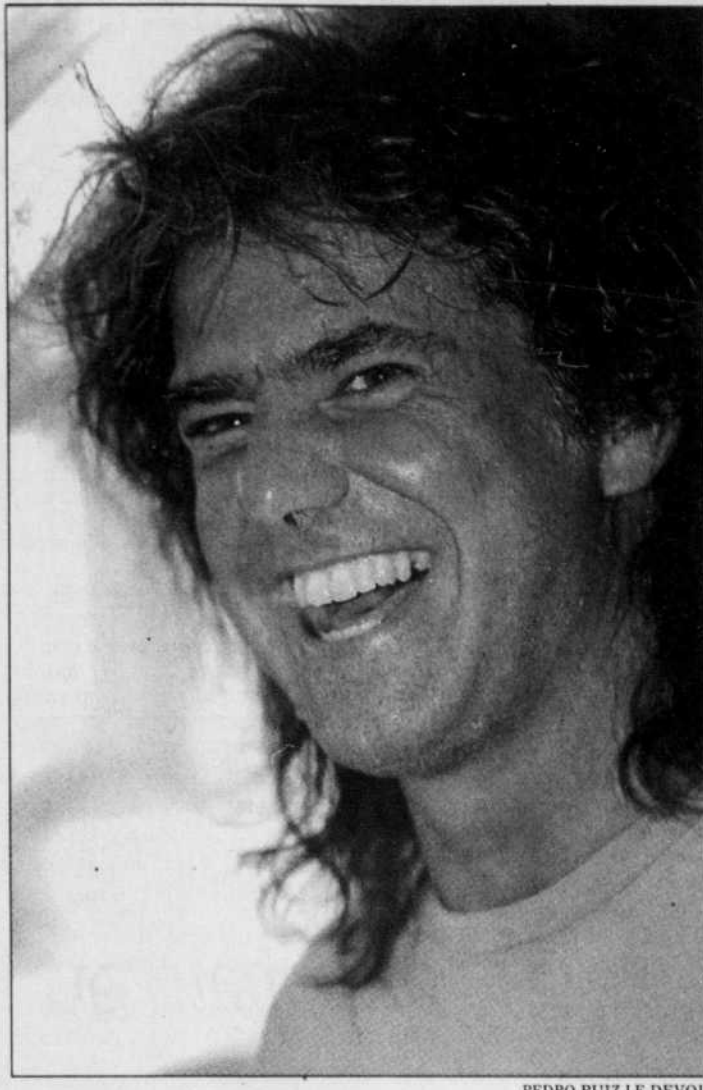
Il y aura donc du Metheny à la pelle cette semaine. Une façon peut-être de rattraper les années passées loin d'un Festival qu'il a autrement si souvent animé: rappelons notamment les huit concerts de 1988, l'historique et chaude prestation l'année suivante devant 90 000 personnes rue McGill College, puis le concert de clôture en 1995 ou les six donnés lors de son dernier passage, en 1997. Metheny et le FIJM, c'était bras dessus bras dessous.

A coups de notes enfilées en legato sur toutes ses guitares, sèches, électriques ou synthétiseurs, avec sa musique métissée et foisonnante, le musicien aux chandails rayés est donc devenu au fil des ans le petit préféré des foules du Festival. Cela n'est pas sans logique: entre la musique de Metheny et la personnalité musicale du Festival, il y a pour ainsi dire une filiation. Car l'un et l'autre proposent à leur façon un dosage éprouvé entre jazz audacieux et musique accessible qui attire les foules, quitte à laisser froids au détour les jazzophiles plus exigeants. «*Music is one big thing*», dit Metheny quand on lui parle de sous-catégories.

Le musicien a fait sa première apparition publique, hier, au cours d'une conférence de presse populaire où il a été généreux de commentaires sur la ville et son Festival, qu'il estime être le «*meilleur du monde*», un commentaire qu'il répète depuis longtemps. Bronzé, souriant, Metheny a notamment parlé d'une semaine «*très excitante*» qui nécessitera une forte capacité d'adaptation et de concentration. «*Il y aura de gros changements*, dit-il en évoquant la variété des formations avec qui il jouera. *Ce sont des univers très différents, qui requièrent des façons de penser différentes.*» Il s'agit d'un défi très

La semaine Metheny

Le guitariste dirigera six formations jusqu'à la clôture



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pat Metheny

physique, affirme Pat Metheny, mais stimulant et inspirant.

Cinq soirs

Montréal aura donc droit cette semaine à toutes les facettes de Pat Metheny. Les spectaculaires *mainstream* comme les intimes plus épurées, les écrites autant que les improvisées. Au final, le guitariste aura fait entendre toutes les inflexions de son jazz fusion. On risque ainsi de se demander encore lundi prochain qui est le vrai Pat Metheny: le guitariste virtuose capable de dialoguer avec tous les talents rigoureux de la note bleue, ou le mélodiste adepte de musique climatique trippative et populaire?

Ça commence donc ce soir, en trio avec Antonio Sanchez, le batteur du Pat Metheny Group (PMG), et le contrebassiste Scoot Colley qui vient en relève du membre habituel du trio de Metheny, Christian McBride. Le programme sera partagé entre nouveautés et reprises. Le format à trois a toujours plu à Metheny, qui a d'ailleurs commencé sa carrière solo avec Jaco Pastorius et Bob Moses. Ça se passe au Spectrum, à 21h30.

Demain, au même endroit, Metheny accueillera toute une brochette de musiciens avec qui il n'a généralement que très peu joué. On parle ici de David Sanchez,

Me'Shell Ndegeocello, Enrico Rava, Ron Blake, Chris Dave, Colley et de Sanchez. L'inconnu, quoi, propice aux improvisations et aux échanges spontanés, pour autant que la chimie y soit.

Arrive jeudi et probablement la plus attendue des présentations de la semaine Metheny: le guitariste sera alors rejoint par le contrebassiste Charlie Haden pour une reprise intégrale de leur album *Beyond the Missouri Sky*, paru en 1996 et plébiscité mille fois depuis. En Amérique, c'est seulement la deuxième fois que Metheny et Haden l'interprètent en public, la première étant aussi au FIJM, en 1997. L'ambiance sera feutrée au théâtre Maisonneuve, avec cette musique acoustique de l'intime et ces lignes mélodiques pures. Metheny ajoutera aussi quelques morceaux de son récent *One quiet night*, enregistré seul à la guitare baryton.

Grosse journée ensuite: vendredi, le guitariste donne trois concerts en deux. Sur la scène du théâtre Maisonneuve d'abord, Metheny joue à partir de 18h avec le vibraphoniste Gary Burton, dont le quartette fut son premier employeur au sortir de l'adolescence. Steve Swallow et Antonio Sanchez seront de la partie. Le programme reviendra sur les grandes heures du quartette du brillant manieur de mailloches.

Un peu plus tard en soirée, Metheny investira la scène du Gesù avec le saxophoniste Dewey Redman, puissant souffleur avec qui il avait créé il y a 25 ans le célèbre *80/81* (qui comptait aussi sur la participation de Michael Brecker, Haden et Jack DeJohnette). John Menegon et Matt Wilson assureront la rythmique. Le deuxième set sera l'affaire d'un duo de guitariste avec Mike Goodrick.

Et point final dimanche, en clôture officielle, sur la grande scène extérieure au coin de Sainte-Catherine et de Jeanne-Mance. Accompagné du PMG, le guitariste livrera en dessert le contenu de son dernier disque, *The Way Up*, encensé par un pan de la critique. Ce sera là aussi le dernier concert d'une tournée mondiale de 100 dates qui a promené l'œuvre de 70 minutes un peu partout dans le monde.

Le Devoir

Dr. John au Théâtre Maisonneuve.

Pas de péremption pour la bonne médecine

SYLVAIN CORMIER

En rappel de son spectacle d'hier soir, le bon docteur a administré son *Such A Night*, ultime remède contre tous les maux. Ça fait 33 ans que Mac Rebennack ouvre le cabinet du Dr. John et renouvelle la prescription, 33 ans qu'il applique le baume sur les plaies et que ça fait du bien. Je savais comme tout le monde qu'il y aurait *Such A Night* au programme, et pourtant, j'étais tout remué. Rapport à Mavis Staples.

Le lien? Lors de son spectacle à elle, l'autre soir au Métropolis, la cadette des Staple Singers a chanté *The Weight*, la plus fameuse chanson du groupe The Band. Elle la chantait aussi dans le film *The Last Waltz*, document-témoignage du concert d'adieu donné par le Band avec un tas d'invités au Winterland de San Francisco en 1976. Dont le bon docteur, chantant *Such A Night*.

Je vous raconte tout ça parce que c'est de là que vient ma passion pour les musiques de racines. C'est par ce film que j'ai connu Van Morrison,

Muddy Waters, Emmylou Harris, Neil Young. Et Mavis Staples. Et Dr. John. Ai-je le sentiment de boucler une boucle, à mon quinzième FIJM? Ai-je l'impression de m'abreuver à nouveau à la source? Et comment! Pensez, samedi, c'est Mark Knopfler qui me redonnait *Sultans Of Swing*, 27 ans après l'émoi d'origine. Et dimanche, on me chantait *Midnight Train To Georgia* au spectacle «Voices Of Soul», 32 ans après avoir vu Gladys Knight & The Pips créer la chanson à l'émission *The Midnight Special*. Troublante confluence.

Et hier soir comme les autres soirs de ce festival pas comme les autres, l'émotion ressentie alors a rejailli comme un geyser. Intacte. L'émotion qu'un amateur de musique ressent à l'adolescence quand il est frappé par quelque chose qui ressemble à la vérité. De fait, tout le spectacle de Dr. John exsudait l'authenticité des musiques fondatrices de l'Amérique. On était exactement là ou tout ce que charré le Mississippi se jette dans le golfe du Mexique, là où les chants des ramasseurs de coton se sont mués en jazz, là où l'église

a toujours côtoyé le bordel, là où, encore aujourd'hui, ça sent fort et ça goûte fort. Au cœur même de la vie.

Et Dr. John, tout de blanc vêtu, tel Sydney Greenstreet dans *Casablanca*, a chanté et joué à sa manière éminemment détendue et jouisseuse toutes ces musiques nées ou échouées à la Nouvelle-Orléans, le jazz de *St. James Infirmary*, le blues de *When The Saints*, le funk de *Right Place Wrong Time*, le boogie créole de *Chickie Le Pas*, le *negro spiritual* de *Lay My Burden Down*. Les mélodies lui sortaient du nez parce que c'est moins forçant que d'ouvrir la bouche, les musiques lui coulaient des doigts sur le piano et l'orgue Hammond B-3 comme des robinets ouverts. Et *Such A Night*, version extra-forte avec arpegges supplémentaires à la fin, faisait encore plus de bien qu'au premier jour. Cette musique, vrai comme je vous le dis, a le pouvoir de guérir. Et elle n'est jamais périmée.

Collaborateur du Devoir

EN BREF

Décès du contrebassiste Pierre Michelot

Paris — Pierre Michelot, considéré comme l'un des plus grands contrebassistes de jazz européens, est décédé dimanche à Paris à l'âge de 77 ans, a-t-on appris hier auprès du pianiste René Urtreger, qui avait notamment joué avec lui au sein du trio HUM. Né en mars 1928 à Saint-Denis, le musicien s'est éteint des suites de la maladie d'Alzheimer. Pierre Michelot, qui avait commencé en jouant pour les troupes américaines stationnées en France, avait côtoyé les plus grands: Miles Davis, avec lequel il avait notamment fait équipe sur la légendaire musique du film *Ascenseur pour l'échafaud* (1957) de Louis Malle, Stan Getz, Dizzy Gillespie ou encore Bud Powell et Kenny Clarke, deux musiciens avec qui il marqua les nuits du Blue Note. Le contrebassiste joua aussi avec le guitariste manouche Django Reinhardt, fit le tour du monde avec le pianiste Jacques Loussier et le batteur Christian Garros (au sein du trio Play Bach), accompagna Claude Nougaro dans les années 80, et fit même l'acteur dans *Autour de minuit* (1986) de Bertrand Tavernier, film dans lequel il joua son propre rôle. — AP

Le Festival d'art lyrique de Glimmerglass

Brillante ouverture de saison

JEAN-JACQUES NATTIEZ

Le Festival d'art lyrique de Glimmerglass a pour politique de sortir des sentiers battus. Plutôt que de présenter *Lucia de Lammermoor* en italien, la direction a choisi la version française adaptée par Donizetti lui-même pour la première parisienne. Avec un phrasé mélodique plus carré, la suppression du prélude du deuxième acte et du personnage de la suivante de Lucia, le rythme de l'action devient plus serré. Lucia se retrouve plongée seule dans le monde masculin des machinations. La mise en scène intelligente et vivante de Lillian Groag tire le meilleur parti de ces modifications, notamment dans le traitement des chœurs. La scène, dominée par le blanc, le gris et le noir, aussi bien dans les costumes d'époque de Catherine Zuber que dans le décor moderniste de John Conklin, reflète l'enfermement psychologique de Lucia qui se marie en rouge et dont le bouquet passe du blanc au rouge après la signature fatale.

Le tout est servi par une exécution musicale d'une rare qualité, avec d'abord le travail exigeant, précis et incisif de la jeune femme chef d'orchestre, Beatrice Jona Affron, qui a su donner à cette partition toute sa tension, au point de ne pas attendre pour enchaîner

la fin des applaudissements (nombreux) qui ont ponctué la représentation. Sarah Coburn, dans le rôle-titre, est la grande révélation de cette production. À Glimmerglass, la saison estivale s'accompagne d'un Young American Artists Program où l'on repère les chanteurs de demain. Elle y a participé en 2002 et le festival n'a pas oublié cette artiste déjà remarquable dont on admire constamment la souplesse de la voix de colorature, la finesse dans la traduction d'un psychisme perturbé, son aisance comme actrice. À elle seule, elle mérite le voyage.

Un très beau *Così* classique

La production de *Così fan tutte* ne cherche pas à révolutionner visuellement la présentation de l'œuvre. Seule innovation, dans le beau décor de Tobias Hoheisel: la pièce où se déroule toute l'action, est située à l'intérieur d'un appareil photo. On comprend d'emblée que la complexité de la psychologie humaine sera scrutée à la loupe. Tim Albery a su contraster les deux parties de l'œuvre: la première est volontiers comique; la seconde qui frôle le tragique, plonge le spectateur dans des réflexions graves sur cette peinture cynique des intermittences des cœurs et des corps.

À la toute fin, une fois que chacune des deux

sœurs est retournée à son fiancé, la disposition des personnages laisse entendre que, en fait, on ne sait pas très clairement avec qui chacun partagera sa vie...

Le chef d'orchestre Stewart Robertson adopte, tout au long de la représentation, des tempi justes. On regrettera une fois de plus qu'il n'ait pu obtenir de ses premiers violons, surtout lorsqu'ils sont à découvert, davantage de justesse. Mais c'est la dernière fois que j'ai à souligner ce qui a souvent été le point faible de ce brillant festival: Robertson quitte l'an prochain la direction musicale. Espérons que l'administration saura faire le choix judicieux qui s'impose. Heureusement, cette production a été servie par une distribution vocale remarquable d'équilibre. Citons à mérite égal les six artistes aux voix nuancées et puissantes: John Tessier, Palle Knudsen, Sanford Sylvan, Anne-Sophie Duprels, Sandra Piques Eddy et Camille Zamora. Du grand Glimmerglass.

■ Donizetti, *Lucia de Lammermoor* (version française)
■ Mozart, *Così fan tutte*
Festival de Glimmerglass, Cooperstown (New York), 1^{er} et 2 juillet

Collaboration spéciale



GEORGE MOTT - GLIMMERGLASS OPERA

Sarah Coburn, dans le rôle-titre de *Lucia de Lammermoor*, est la grande révélation de cette production.